

VIRGINIE A CHARD

Il pleut
un peu,
beaucoup
passionnément...



Virginie Achard

Il pleut un peu,
beaucoup, passionnément

© Virginie Achard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2780-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes (beaux)- parents.
Merci de m'avoir transmis votre passion des mots.
Je vous aime.*

VENDREDI

Elle regardait par la fenêtre de son bureau depuis presque vingt minutes maintenant. Elle n'était pas perdue dans ses pensées. Elle était perdue tout court. Perdue par le quotidien, par le mauvais sort, par le mauvais temps. Le cliquetis des gouttes de la pluie sur la vitre avait eu raison de sa concentration. Comme un compte à rebours lui rappelant que jusqu'au dernier moment, tout était possible. Surtout le plus emmerdant.

Elle était à la veille de ses vacances. Un an qu'elle les attendait. Chaque année, elles étaient sa bouée pour se laisser aller. Vingt et un jours à ne penser à rien qui ne ressemble à du quotidien. Vingt et un matins à se lever sans stress, de peur que les enfants ne soient en retard à l'école, vingt et un déjeuners à penser barbecue plutôt que cantine, vingt et un après-midis à se plonger dans une piscine ou dans un livre. Vingt et une soirées qui commenceraient certainement avec un apéritif... Un programme cliché, mais là, c'était son indispensable. Et voilà que la pluie s'invitait pour au moins dix jours. Fouteuse de trouble, la fête était gâchée.

Elle sursauta à la sonnerie de son téléphone fixe et grimaça en lisant le nom qui s'affichait à l'écran. Quand l'assistante du directeur vous appelait, c'était rarement pour savoir comment vous alliez. Elle posa la main sur le combiné, s'offrit deux secondes de préparation avant d'entendre cette voix qui prenait plaisir à toujours être désagréable, et décrocha.

— Allô ?

— Cyril veut tout le monde dans son bureau pour une réunion à 19 heures.

— Vous savez qu'on est vendredi ?

— Pas mon problème. Ni le sien d'ailleurs.

Façon de faire payer les congés aux salariés. Ils étaient quatre à oser s'éclipser en ce mois d'août. Ils devaient s'acquitter de cet ultime abus d'autorité avant de mettre à exécution leur prérogative. Chance n'avait plus qu'à négocier avec Romain afin qu'il rentre assez tôt et prenne la relève de la baby-sitter. « Négocier ». Si un jour elle s'était imaginé utiliser ce genre de mot avec lui. Car ils en étaient là, avec le plus grand sérieux. Après dix-huit ans de vie commune, dont quinze de mariage, leur vocabulaire avait changé de camp et de champ lexical. Exit les « ne t'inquiète pas » ou les « je m'en occupe ! », elle l'entendait plus souvent dire « merci la galère » ou « puisque tu peux pas faire autrement ». Elle qui travaillait dans une maison de vente aux enchères, elle était incapable d'estimer la valeur de leur histoire. Si elle en avait encore une.

*

21 heures, Chance pénétra dans l'ascenseur de son immeuble. En appuyant sur le bouton du cinquième étage, elle se déclara officiellement en vacances. Ce n'était pourtant pas l'humeur du soir. Elle était vidée par sa fin de journée. Pire, elle se sentait vide. Une sacrée différence. Être vidée, cela signifiait être épuisée. Être vide, ça donnait l'impression d'être anesthésiée. Comme une absence de tout ressenti qui l'habitait de plus en plus souvent. Le néant des sentiments. Une petite secousse de la cabine lui indiqua qu'elle était arrivée. Elle sortit et se dirigea vers leur appartement. Elle inspira un bon coup et glissa la clé dans la serrure.

Aucun bruit. D'habitude, elle entendait ses enfants parler, rire ou se

disputer en fond sonore. D'habitude, une fois qu'elle avait claqué la porte et lancé un « Coucou ! », ils lui criaient : « On est là ! », sans jamais préciser si c'était le salon, la cuisine ou leur chambre. À elle de trouver. Et quand c'était fait, d'habitude, ils se levaient pour avoir un bisou, même rapide, avant de retourner à leurs occupations. Un petit rituel et un énorme privilège qui lui faisaient chaud au cœur. Tout de suite, elle en aurait bien eu besoin pour se ressentir vivante. Le pouvoir d'un amour viscéral.

Le salon était vide. Les lumières allumées, la télé aussi, au son minimum. Mais aucun être humain. Elle se dirigea vers les chambres. Les enfants dormaient. Un peu tôt pour Lucie, mais bon. Romain était dans la cuisine, au téléphone. Quand il la vit, il lui fit signe qu'il arrivait. Juste les doigts en V qui signifiaient « J'en ai pour deux minutes ». Pour le sourire, on repassera.

Elle s'assit dans le canapé et ferma les yeux. Répit ? Non. Elle pensait déjà aux valises qui ne seraient pas aussi simples ni aussi légères à faire que les autres mois d'août. Il allait falloir combiner maillots de bain et bottes en caoutchouc. S'ils en avaient ! La bonne blague...

— Déjà rentrée ?

Romain venait de la rejoindre. Ses sourcils relevés et le ton surjoué qu'il donnait à sa question ne permettaient aucun doute sur l'ironie de sa remarque. Fallait-il le prendre comme un reproche contre son boss ou contre elle-même ? Par fatigue ou par saturation, elle savait qu'elle pouvait avoir tendance à mal interpréter certaines réflexions, ce qui alimentait des disputes inutiles. Des espèces de rien qui, en s'accumulant, suffisaient à abîmer un couple.

— Oui, désolée... Cyril nous a coincés à la dernière minute.

« Désolée ». Venait-elle réellement de s'excuser auprès de son mari pour être rentrée tard du bureau ? S'excuser de l'avoir laissé, lui, gérer le

dîner et les enfants ? Ce n'était pas souvent. C'était même de moins en moins souvent. Elle commença à s'énerver... Pourtant, Romain n'avait pas demandé à ce qu'elle fasse un mea culpa. « Calme-toi, redescends... » se dit-elle.

— Il reste à dîner ? Se contenta-t-elle d'enchaîner.

— On a commandé chez Thaichi.

Elle tiqua mais ne dit rien. Il remarqua mais ne dit rien non plus. Elle aurait préféré qu'il réchauffe un plat maison du congélateur. Il le savait. Seulement, attendre que le four soit à bonne température avant de mettre à cuire trente minutes avait eu raison de la patience et de la faim de son mari. Et puis Thaichi était le meilleur traiteur de leur quartier. Produits frais et préparation sur place garantis. Deux points de vigilance que Chance s'efforçait de respecter autant que possible la semaine. Manger sain était au moins un point qu'elle pouvait assurer en tant que mère.

— J'ai pas osé t'en prendre, je sais que t'es pas fan. Je ne voulais pas que tu te retrouves à manger un truc qui ne te faisait pas envie.

— Ta délicatesse me touche, répondit-elle sans amabilité.

Il la regarda, étonné. Apparemment, c'était une attention sincère.

— Désolée... Je suis lessivée. Ça me fait dire n'importe quoi.

Cette fois, les excuses n'étaient pas de trop. Il les avait méritées.

— Il doit rester un paquet de pâtes, ça ira très bien pour ce soir, lui dit-elle en se forçant à sourire pour sceller ce statu quo aimable.

— J'ai ouvert une bouteille de vin tout à l'heure. Si tu veux, on prend un verre et je t'accompagne...

Avait-elle bien entendu ? Cette proposition aurait mérité de faire péter le champagne.

Installés dans la cuisine, Chance et Romain partageaient un demi-repas et un très bon millésime. Menu étrange. Moment étrange. Mais pas sans charme. Elle se revit au début de leur relation, quand leurs dîners s'improvisaient en fonction de ce qu'ils avaient à se raconter : un nouveau projet d'architecture pour lui ou de vente pour elle, une anecdote avec le voisin croisé plus tôt dans l'escalier, un resto à tester la semaine suivante, le colis de la poste qui avait déjà trois jours de retard, un coup de fil avec un pote, une contrariété avec la révision de la voiture... Entre deux bouchées, ils se coupaient la parole, s'écoutaient, se soutenaient, se charriaient, se conseillaient... Chaque soir, un tête-à-tête différent.

— Alors, ta journée ? Tenta-t-elle, grisée par ces souvenirs.

— Comme d'hab.

Fin des illusions. Apparemment, Romain était dans le présent jusqu'au cou. Celui qui se résumait aux échanges limités et aux infos pratiques. « Partager un verre, ça va, partager plus que ça, bonjour les dégâts » pensa-t-elle, en détournant cette célèbre pub qui était devenue une phrase culte de sa génération. Puisqu'ils en étaient au minimum syndical, allons-y ainsi.

— Bon du coup, je n'ai pas commencé les valises. Et avec ce temps, je ne sais pas du tout ce que je vais mettre dedans. Pas sûre qu'on soit prêts tôt demain.

— T'inquiète, on partira dimanche. On a payé, c'est notre problème si on perd une journée de location.

— Oui... Enfin... Je vais pas en avoir pour mille ans non plus. Et puis il faut qu'on vérifie si c'est ok pour récupérer les clés. On doit les prendre chez une voisine si je me souviens bien.

— On l'appellera demain. Te prends pas la tête avec ça maintenant.

Sur le principe, Romain avait raison. Sur le papier, il ne se rendait pas compte que peut-être cette dame voulait un dimanche tranquille, peut-

être avait-elle prévu de s'absenter...

— De toute façon, on n'a pas le choix, je dois retourner au bureau demain, vu que je suis parti comme un voleur tout à l'heure. Je n'ai pas eu le temps de finir un dossier important.

Et hop ! Une petite pointe de culpabilité en dessert... Dommage pour lui, Chance n'avait plus d'appétit, elle n'en mangerait pas.

— Tu en auras pour longtemps ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Comme ça... Parce que je ne t'ai pas privé de TOUT ton après-midi non plus... Parce que si tu ne rentres pas trop tard, on peut peut-être prévoir un truc avec les enfants pour compenser... Parce que ça m'intéresse... Ce genre de choses, quoi.

— Ça met plutôt la pression. Que je fasse vite pour rentrer vite. La pression, j'en ai suffisamment comme ça. Si ma femme pouvait éviter d'en ajouter...

Vu comme ça.

*

Romain était parti se coucher. Sous prétexte de ranger la cuisine, Chance avait traîné pour réfléchir à cette soirée. Ils auraient pu se réjouir d'être enfin en vacances, démarrer cette parenthèse qui leur permettait de se reposer et de se retrouver. Ils s'étaient fait la réflexion l'été, quelques années auparavant : hors de leur rythme effréné, ils pouvaient mieux profiter l'un de l'autre. Elle se souvenait même d'une scène alors qu'elle était allongée sur sa chaise longue. Il s'était approché et, comme s'il ne la connaissait pas, lui avait demandé : « Bonjour, je peux m'asseoir à côté de vous ? Je ne savais pas que cette pension abritait d'aussi jolies femmes... ». Ridicule. Flatteur. Désopilant. Excitant. Elle avait joué le jeu et ils s'étaient lancés dans une séance de drague